

- Ce samedi, André Dussollier a reçu un prix d'honneur au 7<sup>e</sup> Festival du film de comédie de Liège.
- L'acteur aux 150 films évoque ses cinquante ans de carrière.
- Et son amour du théâtre.

# André Dussollier, l'acteur qui se rêvait en Belmondo

Entretien Alain Lorfèvre

**À** 76 ans, André Dussollier fêtait ce week-end, à Liège, cinquante ans d'une carrière qui ne s'essouffle pas. L'acteur aux 150 films garde autant d'appétence pour son métier qu'à ses débuts, au sortir du Conservatoire en 1972. Invité d'honneur du 7<sup>e</sup> Festival du film de comédie de Liège, l'acteur a évoqué avec nous ce parcours émaillé de succès populaires, tels que *Trois hommes et un couffin* de Coline Serreau, *On connaît la chanson* d'Alain Resnais ou *Tanguy* d'Étienne Chatiliez, et couronné de trois César (*Un cœur en hiver* de Claude Sautet, *On connaît la chanson* et *La Chambre des officiers* de François Dupeyron). Sans oublier son cher théâtre ("mon lieu de naissance, comme acteur"), qui lui a valu un Molière (pour *Novecento* en 2015).

**On dit parfois que vous faites partie du salon des gens à force d'avoir joué dans des films populaires. Êtes-vous conscient de cette familiarité?** Non, parce que dans ce métier on ne contrôle pas beaucoup les choses. On dépend d'abord du regard des metteurs en scène, de celui de autres. Ma volonté, ça a toujours été quand même de faire des choses très différentes. Quand on est comédien, on a envie de se balader d'un genre à l'autre ou d'un personnage à l'autre. Et j'aime bien les croiser.

**Quels étaient vos rêves à vos débuts?**

C'était tout le contraire de ce qu'on m'a proposé de faire. Mon enfance a été bercée par les films de Belmondo, par exemple. Belmondo, je le voyais très vivant, très moderne, très très direct, plein de charme, et en même temps aussi très physique. Je suis né en Haute-Savoie. Je pratiquais tous les sports et donc j'imaginai aussi que j'allais pouvoir toucher ces rôles physiques... Pas du tout! Moi, c'était vraiment du canapé à la chaise et de la chaise au canapé... Ce n'était pas vraiment le défilement que j'espérais ou j'imaginai. On ne me voyait pas comme ça... J'étais confiné dans des rôles un peu feutrés, en demi-teinte et pas forcément de grande énergie. Je m'aperçois quand même qu'il y a une image que les gens ou que les jeunes réalisateurs perçoivent. C'est à nous aussi de faire passer le message qu'on a envie de faire des choses différentes. Un de mes grands plaisirs de spectateur, c'est d'avoir vu un film de Brian De Palma, *L'Impasse* avec Sean Penn. Je ne l'ai reconnu qu'au bout de 20 minutes. C'est vraiment ça le métier de comédien: servir un personnage et s'oublier à travers ce personnage-là, pour qu'en soi le spectateur soit vraiment happé par ce qu'il voit.

**Le point de basculement par rapport à la première image que vous aviez, celle d'un acteur un peu policé, c'est "Trois hommes et un couffin". Cette rencontre avec Coline Serreau, c'est vous qui l'avez sollicitée ou c'est elle qui est venue vous chercher?**

Je n'ai rien fait. Je suis arrivé au dernier moment. Je n'ai même pas été jusqu'au bout de la lecture du scénario pour dire oui. J'avais trop envie de le faire. Je venais de faire un film avec Resnais, *L'Amour à mort*. Et les producteurs de Coline ne voulaient pas de moi. Ils disaient: "Il n'est pas apparenté aux comédies." Pourtant, j'avais toujours rêvé de faire des comédies. J'ai pu le faire grâce à Coline Serreau et à l'insistance aussi d'un des producteurs, Jean-François Lepetit. Et ça a été un plaisir de me retrouver dans ce genre de la comédie, parce que je n'avais jamais encore franchement plongé là-dedans.

**Vous avez évoqué Alain Resnais. C'est aussi une grande rencontre. Vous avez dit de "Mélo" (1986) que c'est la première fois que vous avez senti une grande émotion. Pourquoi?**

*Mélo* est une pièce de théâtre d'Henri Bernstein. Au Conservatoire, c'était un auteur désavoué, qu'on nous demandait de ne pas jouer. Resnais, en le relisant, a découvert que c'était vraiment très bien écrit. Il y avait tout dans ce rôle. Il y avait à la fois l'émotion, la séduction, le jeu, l'ambiguïté... Ça a été pour moi un tournant artistique important, vraiment. Il y avait une scène très difficile à jouer, parce que je parlais à froid, comme ça. Et puis Pierre Arditi m'annonçait une nouvelle qui faisait que j'étais complètement surpris, ému, et il

*"Quand on est comédien, on a envie de se balader d'un genre à l'autre ou d'un personnage à l'autre."*

me disait: "Tu pleures?" Il fallait que je parte léger et puis, tout d'un coup, que je sois, à la faveur de ce qu'il me disait, gagné par l'émotion... Du coup, j'ai assassiné toute la famille après la première prise, parce qu'il faut vraiment se charger d'une émotion. Après la seconde prise, j'étais obligé d'assassiner tout le village! J'étais obligé de retrouver d'autres émotions, différentes, nouvelles. Il faut aller chercher assez loin dans les émotions. On se rend compte assez vite, quand on est comédien, qu'on devient un peu spectateur de ce qu'on vit dans la

vie. Si vous avez un fou rire ou une émotion qui naît, vous dites: comment ça a commencé? C'est une pâte dans laquelle on puise pour nourrir les personnages qu'on joue. Les comédiens, ce sont des gens qui jouent. Ce n'est pas vrai, mais, en même temps, il faut que ce soit totalement crédible, totalement sincère. Et il n'y a rien de plus fascinant que de voir la vérité naître sur un visage. C'est pour ça que moi, je ne suis pas toujours lié aux mots qu'on doit dire, mais aussi aux silences qui précèdent le mot ou qui le suivent, qui sont aussi importants et aussi éloquentes que les mots.

**Avez-vous parfois du mal à vous libérer d'un rôle?**

Non, parce que j'ai toujours une maîtrise... Si on rentre chez soi et qu'on va le retrouver le lendemain, on ne peut pas s'en écarter complètement. On y pense, on est habité par ça. Mais, quand même, une fois que c'est terminé, on est content de pouvoir passer à autre chose et de pouvoir passer à sa propre vie. Il ne faut pas croire que ma vie est une jachère comme ça, non. Si je n'avais pas une vraie vie, je ne pourrais pas nourrir la vie virtuelle des rôles que je joue.



André Dussollier,  
à Liège, le 5 novembre.

ERIC GUIDICELLI

## “Comme acteur, le théâtre est mon lieu de naissance”

**L**e théâtre, c'est mon lieu de naissance, comme acteur”, rappelle avec passion André Dussollier. Il le découvre dans sa ville natale, Annecy, à l'âge de 10 ans “grâce à un professeur”. “C'était tellement plus riche, plus passionnant, plus vivant de dire, même avec les mots des autres, ce qu'on ne disait pas dans la vraie vie. Ou bien d'exprimer des émotions qu'on ne pouvait pas manifester à mon époque. Tout d'un coup, il y avait un champ de liberté qui était offert par la fiction et par le jeu des comédiens, qui était extraordinaire.”

**Quelle est pour vous la grande différence entre cinéma et théâtre ?**

Au théâtre, on partage tout sur le moment présent avec les spectateurs. On peut goûter les rires que l'on fait naître, les silences aussi. L'écoute. Ce n'est pas comme sur un tournage, où on tourne semaine après semaine, une minute et demie par jour. C'est toujours un peu frustrant d'avoir tout ce déploiement de la technique pour tourner très peu de temps. Au théâtre, c'est un plongeon. C'est extraordinaire de sensations et d'émotions, parce qu'on partage en direct des choses avec les gens qui sont là. Avec toutes les crises qu'on connaît maintenant – le cinéma a du mal en ce moment avec la fréquentation des spectateurs –, le théâtre reste l'art vivant qui survit à toutes les crises, qui fait que, quand même, les gens n'ont pas envie de rater ce moment-là...

*“Mes grands souvenirs en tant que spectateur sont au théâtre plus qu'au cinéma.”*

André Dussollier

**Vous avez dit un jour que, au théâtre, chaque soir, on met sa vie en jeu. Qu'avez-vous voulu dire ?**

Il y a une phrase de Roland Dubillard, un dramaturge que j'aime beaucoup. Il était comédien aussi et il disait : “Il faut se lancer dans le vide.” Quand le rideau se lève, tout peut se passer chaque soir. Évidemment, c'est le même texte, mais ce ne sont pas les mêmes personnes qui sont là. C'est une histoire unique et il faut que cette soirée soit la plus belle pour eux. Donc, on doit être, nous, à la hauteur de l'attente. Ça tient à peu de choses, à une réaction à la manière dont on crée la vie sur une scène de théâtre. Il y a quelqu'un qui rit, un autre qui tousse au mauvais moment sur un mot, sur une réplique. Et puis le bateau va continuer, il faut vivre avec tout ça. Mais on partage ce moment unique. Mes grands souvenirs en tant que spectateur sont au théâtre plus qu'au cinéma. Le cinéma, c'est quelque chose qu'on peut toujours regarder chez soi plus tard ou revoir. Le théâtre, c'est une fois.

**Y a-t-il un rôle dont vous rêvez encore ? Ou le meilleur est-il celui qui viendra demain ?**

Celui qui viendra demain ! Mais, encore une fois, on ne maîtrise pas. Mais il y a toujours des rôles, en effet, que j'aimerais bien jouer, des choses, des personnages... La vie ne suit jamais une ligne ou une couleur donnée. C'est toujours surprenant, y compris dans un moment dramatique. Vous pouvez tout d'un coup vous échapper dans le rire ou dans l'hystérie, et puis revenir à quelque chose de très douloureux. C'est la vie, tout à fait inattendue et variée.

A.Lo.